

d'archéologues sera plus tranquille, du moment où nous n'aurons rien négligé pour la réalisation de nos espérances.

Aucun service régulier de locomotion n'est établi entre Valladolid et Simancas. Nous n'avons d'autre moyen, pour nous y faire conduire, que de louer une méchante calèche découverte qu'on met à notre disposition pour la journée, moyennant la somme de vingt-cinq pesetas.

Nous nous installons tant bien que mal dans notre modeste carrosse, dont nous ne tardons pas à faire relever la capote, le temps ayant changé tout-à-coup pour se mettre à la pluie.

Nous ne perdons d'ailleurs pas grand'chose à nous trouver à demi emprisonnés dans notre véhicule. La route est peu pittoresque et n'offre guère d'autre panorama que celui des plaines de la Beauce. Cette route, macadamisée et assez bien entretenue, est plantée de bouleaux.

Peu de temps après avoir quitté Valladolid, on admire un instant le charmant cours d'eau de la *Pisuerga*, encadré par de frais bouquets d'arbres; mais bientôt on n'aperçoit plus de chaque côté que de vastes terrains de culture qui, au moment de notre passage, venaient d'être labourés.

Un peu plus loin, on rencontre quelques champs de vignes, dont les pieds, abondamment pourvus de branches, ont été fortement « buttés » ; puis enfin une petite oasis de peupliers très élevés.

Simancas, situé à dix kilomètres de Valladolid, est un village bâti sur une colline et auquel on arrive après avoir traversé deux ponts de pierre, dont l'un ne compte pas moins de dix-sept arches. On croit que la fondation de ce village date de l'époque romaine. Sous le nom de *Septimanca*, il est mentionné, comme station, dans l'itinéraire de Mérida (*Emerita*) à Saragosse (*Cæsar Augusta*). Les Arabes l'appelaient *Bureba*.

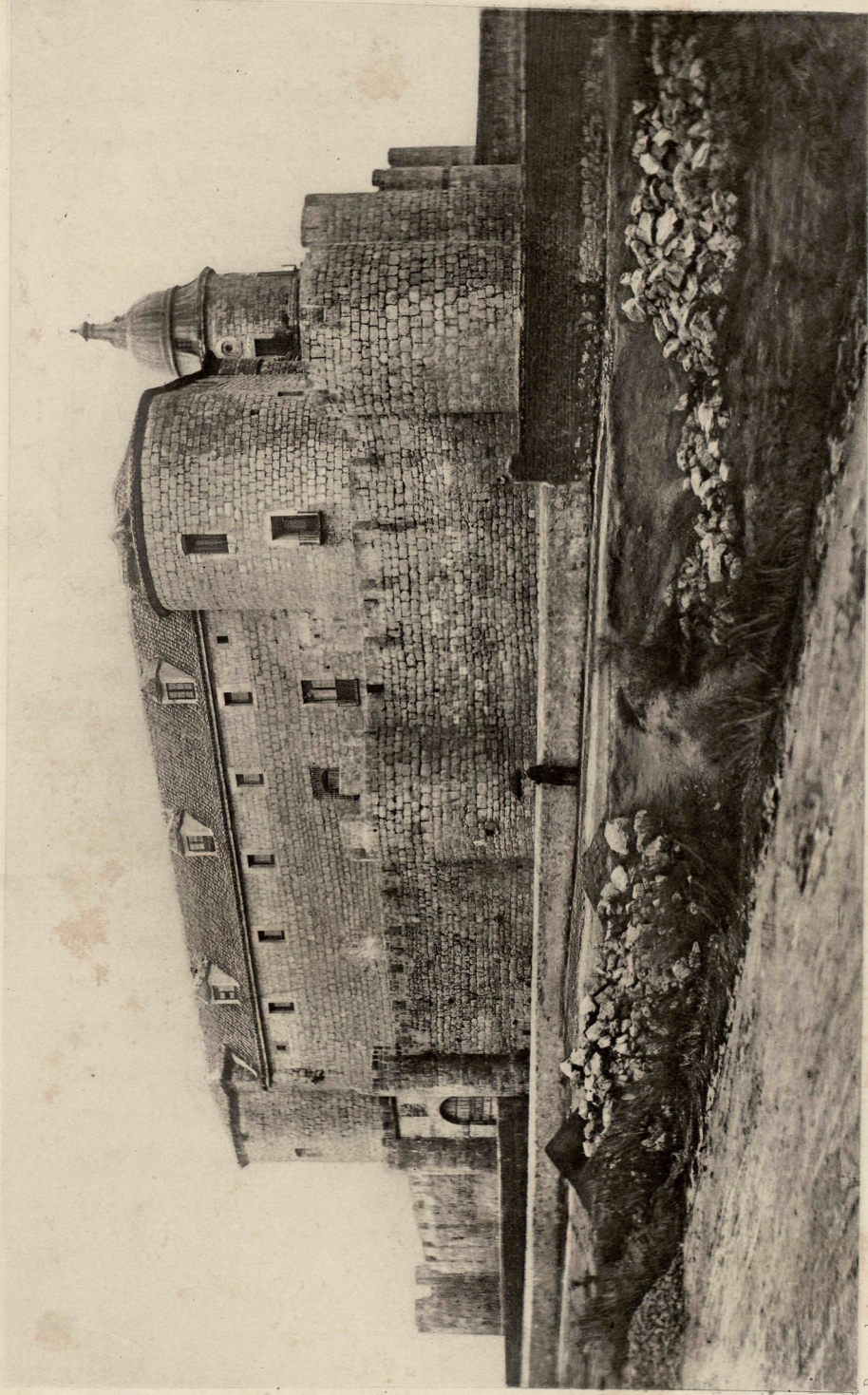
Les stations romaines (*mansiones*) étaient séparées les unes des autres par une distance de 30 à 40 kilomètres. Dans l'intervalle, se trouvaient des espèces de maisons de poste (*mutationes*). Il était d'usage d'établir les stations là où se trouvaient des bois sacrés ou des temples ; elles étaient environnées de tours d'où l'on donnait les signaux d'alarme, de lieux de refuge, de fontaines, etc. Malgré les recherches des archéologues, on n'est pas parvenu jusqu'à présent à retrouver des vestiges d'une voie romaine dans cette région.

On rattache le nom de « Septimanca » à une légende qu'on raconte dans le pays. Il y avait autrefois sept jeunes filles d'une grande beauté. Lors de l'invasion des Maures, elles résolurent d'un commun accord de se soustraire à leurs outrages, et, dans ce but, elles se coupèrent chacune la main gauche et se barbouillèrent le visage de leur sang. Ainsi défigurées, elles parurent tellement affreuses aux yeux des vainqueurs qu'ils n'osèrent pas les approcher. La postérité célébra cette résolution héroïque et donna à la localité le nom de *Simancas* qui ne serait autre chose qu'une corruption des mots *Siete mancas* « les sept mains gauches ». Dans la même pensée, on choisit, pour les armoiries de la ville, une tour d'or sur un champ de gueule surmonté d'une étoile avec sept mains.

Le palais des Archives est un ancien château, flanqué de fossés, dans l'intérieur duquel on pénètre par deux ponts de pierre. Ce château était une des plus importantes forteresses de la Castille. D'innombrables crimes y ont été commis : elle a été le théâtre de ces drames sanglants qui ont si souvent souillé le règne de Felipe II. C'est là qu'eut lieu la mort occulte du disgracié Florès

Voyages de M.M. LESOUÉF et de ROSNY.

1880.



Rosny phot.

Héliog. Dujardin.

SIMANCAS

Le château des Archives Royales d'Espagne

Imp. Eudea.



de Montmorency, gouverneur de Tournay en Flandre, et frère du non moins malheureux comte de Horn. En 1575, le duc de Maqueda y fut enseveli dans la prison, où périrent successivement une foule de victimes des caprices royaux.

On peut voir encore la *Cámara del Tormento*, horrible petite habitation enclavée à une assez grande hauteur dans la muraille de la forteresse, et de la toiture de laquelle pendent quelques anneaux de fer, témoins affreux des tourments qu'on faisait subir aux misérables victimes enfermées dans ce lieu d'épreuves et de persécution. Cette étroite demeure était considérée comme l'endroit le plus sûr de l'édifice; aussi l'a-t-on employée plus tard pour y conserver les titres les plus précieux des archives d'Espagne, tels que les testaments des rois, les capitulations, etc.

Don Francisco Romero de Castilla y Perosso, secrétaire de l'Archivo de Simancas, a réuni sur son histoire les renseignements les plus circonstanciés et les plus positifs. La première idée de faire servir le château pour y déposer les documents de l'État et de la Couronne royale, remonterait, d'après ce savant, au temps de Don Enrique IV.

Cette idée, toutefois, ne fut définitivement adoptée que sur la demande du célèbre cardinal Fr. Francisco Jimenez de Cisneros, qui fit une proposition formelle à cet égard au roi Don Fernando le Catholique, par lettre en date du 12 avril 1516.

Un grand nombre de documents qui y avaient été déposés furent égarés ou perdus pendant les guerres de « las Comunidades ». Dans l'espoir d'en retrouver quelques-uns, l'empereur Carlos V obtint du pape une bulle ordonnant à quiconque trouverait des papiers d'intérêt général de les remettre au gouvernement, sous peine d'excommunication pour ceux qui ne se conformeraient pas à cet ordre pontifical. Ce fut d'ailleurs Carlos V qui décida définitivement le dépôt des archives royales au château de Simancas. Plus tard, on eut l'idée de transporter l'*Archivo* à Tolède, puis ensuite à Madrid; et, pendant une longue période le plus grand désordre régna dans les nombreux papiers qui le composaient.

L'invasion française en Espagne vint donner le coup de grâce aux collections de Simancas. Napoléon I^{er} avait rêvé de réunir à Paris les

archives de tous les pays conquis ou incorporés à un titre quelconque à son empire. Ce plan gigantesque, qui devait avoir pour effet de réunir dans la capitale de l'empire français, tous les documents historiques, politiques ou administratifs de l'Europe, fut divulgué par un décret signé quelques jours avant la paix de Schoenbrunn, conclue le 10 octobre 1809 entre la France et l'Autriche, et ordonnant la prise de possession des archives de l'empire Germanique qui se trouvaient alors à Vienne. Une commission, présidée par le comte Daru, fut chargée de l'exécution de ce décret et mit la plus grande activité pour s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée. Une quantité considérable de dossiers fut transportée à Paris dans 3139 caisses, moyennant une dépense de plus de 400,000 francs. D'après un état publié le 6 août 1814 par M. Daunou, archiviste général, les papiers des archives de Vienne, amenés à Paris, ne formaient pas moins de 39,796 liasses.

Même mesure fut prise à l'égard de l'Italie. Par décret du 17 mai 1809, Napoléon ayant incorporé les États-Pontificaux à l'empire français, nomma une commission chargée de faire venir

à Paris tous les papiers du Vatican, soit un ensemble de 102,435 liasses. Du Piémont, on fit expédier à Paris 12,049 liasses.

Les archives royales de Simancas eurent le même sort, et un ordre formel de Napoléon prescrivit des mesures rigoureuses pour qu'aucune pièce ne fût soustraite à l'enlèvement. Un premier convoi de 60 charrettes fut expédié par les soins du général Kellermann, qui annonçait au ministre que si l'on ne se contentait pas de choisir les documents les plus importants, il faudrait plus de 12,000 voitures pour transporter le tout à Paris. On fit cependant encore plusieurs envois successifs : le second par 59, le troisième par 53, et le quatrième par 40 voitures.

Simancas rentra en possession d'une partie de ses archives en 1815. Le 25 février de cette même année, 146 caisses de papiers, du poids de 19,138 kilogrammes, quittèrent Paris pour être réintégrées dans le château des Archives royales d'Espagne, où elles arrivèrent le 27 juin suivant.

La collection paraît avoir été rétablie à peu près dans son état primitif, bien qu'on ait eu à regretter la perte de plusieurs dossiers importants. Le souvenir de la restitution a été consacré par

une inscription placée dans la salle XI de l'édifice.

Elle est conçue en ces termes :

VETUSTISSIMI. CODICES. REGII. PATRONATUS.
HIC. A. CAROLI. V. TEMPORIBUS. CUSTODITI.
GALLORUM. IRRUPTIONE. LUTETIAM.
DEPORTATI. FUERE. ANNO. MDCCCXI.
FERDINANDUS. VII. PATERNA SOLLICITUDINE.
RESTITUIT. ANNO. MDCCCXVI.

Depuis cette époque, un grand travail de classement des archives royales d'Espagne a été accompli par le personnel de l'Archivo de Simancas; les pièces ont été placées avec soin entre des ais et déposées sur des rayons établis dans les nombreuses salles de la forteresse. D'assez bons catalogues, quoique très incomplets, ont été entrepris, et on a organisé une sorte de petit musée dans lequel sont exposées les pièces] les plus intéressantes pour les visiteurs.

Parmi ces pièces, on remarque une magnifique lettre arabe écrite en caractères d'or par Muley Cidan au duc de Medina Sidonia, en 1614. Quant aux documents relatifs à l'Amérique, ils ont été à peu près tous extraits des archives de Simancas pour être déposés aux archives des



Indes, actuellement conservées à Séville. Nous n'avons donc trouvé qu'un bien petit nombre de pièces de nature à répondre à notre attente. Le malheur n'est pas grand : nous irons en Andalousie.



XI

Don Phisto soutient mordicus que, du moment où nous parlons philosophie, il a droit à une place dans notre compartiment.

Il est neuf heures vingt-cinq minutes du soir : nous avons pris, à la gare, nos billets pour Madrid ; et, moyennant deux réaux par personne, on nous donne en plus des *billetes de anden*, à l'aide desquels on peut pénétrer jusque sur le quai et monter en wagon aussitôt l'arrivée du train. Les voyageurs qui n'ont pas acquitté ce petit impôt, subissent le désagrément de rester enfermés dans les salles d'attente jusqu'à ce que les autres aient choisi les meilleures places et s'y soient installés tout à leur aise.

Après deux heures de retard, — en Espagne, c'est un retard insignifiant et dont personne ne

songe à se plaindre, — le sifflet de la locomotive se fait entendre. Nous découvrons un compartiment vide; et, grâce au procédé dont j'ai parlé, et qui nous a déjà réussi plusieurs fois, nous parvenons à rester seuls jusqu'au moment du départ.

Il est encore bien bonne heure pour nous endormir. — A propos, si nous parlions un peu philosophie? Ce ne serait peut-être pas un moyen fort sûr de nous égayer, mais cela nous fournirait, en tout cas, une manière de décapiter le temps. Allons! vogue... la philosophie!

Nous avons à peine pris cette résolution et pénétré à tâtons dans le Saint des Saints, que nous sommes surpris par les plus incroyables événements.

Deux fusées! trois fusées! La première est rouge, la seconde l'est aussi; la troisième est de toutes les couleurs. Clairons en tête, fifres sur le flanc droit, l'orchestre de Richard Wagner sur le flanc gauche, avance jusqu'au carreau de la fenêtre près de laquelle je suis assis, un essaim de gros pucerons noirs.

A la fenêtre en face, autre genre de mise en scène. Des animaux hideux, contrefaits, fantas-

tiques, montés sur le marche-pied du compartiment, cherchent à grimper jusqu'au haut de la portière. L'un d'eux, une espèce de hibou à l'arrière-corps de chimpanzé, porte un bâton au bout duquel sont suspendus à des lacets de soie écrue des cerveaux fraîchement retirés de leur cavité osseuse, et un écriteau avec cette légende : « Vivisection des hommes, protosulfure d'hellébore ». Une chauve-souris gigantesque, vient à tire d'aile, traînant attachées à ses pattes deux longues lunettes et une trousse de scalpels, de bistouris et de tenailles incisives. Un orang-outang, chargé d'une hotte pleine de creusets, de ballons, de cornues et d'éprouvettes, semble lui disputer le passage. Des hannetons bourdonnent à ses côtés, et des crapauds coassent sur son épaule.

Un bruit de plus en plus strident ne tarde pas à couvrir celui de la locomotive. La lune est momentanément cachée. Tout au dehors est sombre. Impossible de distinguer ce qui se passe à quelque distance. L'inférieure mascarade s'est probablement cramponnée à la main courante de nos wagons, car elle ne cesse de nous poursuivre, malgré la marche rapide du convoi.